

Drôles d'histoires

Gérard Simian

Drôles d'histoires

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2025
ISBN : 978-2-312-15399-5

Conte de Noël

Il neigeait abondamment ce jour là. La tempête qui menaçait déjà depuis plusieurs jours avait fini par lâcher ses flocons qui impatients de s'évader de leur prison de nuages tombaient dru, en rafales, poussés par une bise qui vous mordait le moindre bout de peau non couverte. Le phénomène atmosphérique n'était pas étonnant en soi car on était en hiver et qui plus est, le 24 décembre de l'année 1850. En cette veille de Noël, les rues de la petite ville de Clamecy, commune de la Nièvre, qui n'était alors qu'une simple bourgade, s'étaient vidées sitôt la dernière lueur du jour avalée par la nuit. Les habitants s'étaient claquemurés dans leur maison pour terminer les derniers préparatifs nécessaires à la veillée de Noël. Malgré l'impatience à vouloir se régaler du repas préparé pour l'occasion, il n'était pas question de prélever quoi que ce fût dans les plats déposés sur la table. Cela ne serait possible qu'après la messe de minuit. En attendant tous rongeaient leur frein en lorgnant les pâtés, les confis, les tourtes, les desserts et les ragoûts qui mijotaient doucement sur le bord de la cuisinière. Chacun avait également revêtu l'habit du dimanche.

Diable ! Il n'était pas question de faire honte devant monsieur le curé et toute la population en venant à la messe de minuit vêtu de son vêtement de travail.

Dans les rues désertes tout était calme et silence.

Désertes ? Non pas tout à fait. Un couple, sortant de la forêt qui bordait le village à l'Est, venait d'atteindre les premières maisons du bourg. Ils avançaient avec peine dans la neige qui s'accumulait maintenant sur la route. Bien que d'allure jeune, on sentait le couple las peut-être d'avoir marché de longues heures avant de rencontrer les premières maisons. Le pas était lent. La femme s'appuyait sur le bras de son compagnon qui malgré une constitution robuste peinait à avancer, chargé qu'il était d'un lourd havresac qui lui faisait courber l'échine.

Ils s'arrêtèrent devant la porte de la première maison où filtrait un rai de lumière. Après un moment d'hésitation, l'homme frappa à la porte. Il y eut derrière un bruit de chaise qu'on tirait puis une voix d'homme qui interrogea :

– « Qu'est-ce que c'est ? Qui va là ? »

Le ton était peu amène.

– « Ma femme et moi sommes perdus et nous cherchons un endroit pour passer la nuit. » répondit le voyageur.

« Passez votre chemin, il n'y a rien ici, fut la seule réponse. »

L'homme baissa la tête d'un air résigné. Ce n'était pas la peine d'insister. Il comprenait le refus.

La révolution de 1848 et les pénuries qui en avaient été la cause avaient jeté sur les routes nombres de gens de sa condition qui n'avaient plus de travail et cherchaient uniquement à survivre. Parmi eux, certains même, par désespoir ou par révolte, avaient franchi une ligne rouge et étaient devenus des brigands qui n'hésitaient pas à voler et même à tuer. Dans les campagnes, les gens se méfiaient, la nuit tombée, des étrangers qui erraient ainsi de ville en ville. Le couple reprit son chemin et alla ainsi de maison en maison quémander un peu de chaleur. Mais partout ils obtenaient la même réponse dictée essentiellement par la peur de « l'étranger ».

Alors qu'ils avaient perdu tout espoir de trouver un asile pour la nuit, une porte s'ouvrit enfin. C'était une vieille femme, seule. Quand elle vit la jeune femme, elle fut prise de pitié.

« C'est-y Dieu possible de vous déplacer dans votre état ! s'exclama-t-elle en apercevant le ventre arrondi de la jeune femme. Entrez vite vous mettre au chaud. »

Sous son manteau qu'elle avait du mal à fermer, pointait la promesse d'un nouveau né. La vieille femme les fit entrer et les installa près de la cheminée. La brave femme qui répondait au nom et prénom de Gabrielle Angèle, à l'inverse des autres habitants, n'avait pas eu peur ; du moins le couple ne lui avait pas semblé menaçant, au contraire. Ils acceptèrent avec gratitude le bol de soupe chaude

qui leur était proposé et qu'ils avalèrent dans un silence que la vieille femme respecta.

Pendant qu'ils se restauraient, elle les examina tout en continuant à tricoter l'ouvrage qu'elle avait abandonné pour aller leur ouvrir la porte. Malgré sa maternité proche et son petit visage pâle la jeune femme avait quelque chose de solaire. Son regard était franc et direct ; aucun rictus de douleur ou de lassitude ne tordait sa bouche, mais juste un pli qui ressemblait à un sourire. Devant les tourments que l'un et l'autre traversaient, elle restait digne. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt ans peut-être moins ? Et son compagnon ? A y regarder de près c'était un colosse. Plus âgé qu'elle certainement, il semblait le pilier du couple, celui sur qui elle pouvait se reposer mais une petite lueur au fond de l'œil disait qu'il ne faisait pas le poids face à son petit bout de femme.

Quand ils furent enfin réchauffés et quelque peu rassasiés, elle s'enquit de ce qui les avaient mené là.

– « Il y a peu, répondit l'homme, je travaillais dans le cadre de la restauration de l'abbaye de Vézelay comme charpentier sous les ordres de l'architecte monsieur Viollet-le-Duc. Une fois que j'eus terminé ce pourquoi j'avais été engagé, j'ai essayé de trouver un autre emploi, mais il n'y avait rien dans la région. En apprenant que je n'avais plus de travail la personne qui nous logeait nous a demandé de quitter les lieux. Je l'ai supplié de prendre en considération l'état de ma femme, mais elle n'a rien voulu savoir et nous avons été obligés de partir

ce matin. Ma femme est sur le point d'accoucher et il nous était urgent de trouver un endroit où nous abriter. Alors nous nous sommes dirigés vers la ville la plus proche. Il nous a fallu des heures pour faire à pied les vingt kilomètres depuis Vézelay. Voilà notre histoire. »

La vieille femme resta un moment sans rien dire, émue par la situation de ce pauvre couple. Elle leur aurait bien cédé une pièce de sa mesure, mais elle n'avait rien de décent et de convenable à leur proposer. Après un moment de réflexion, elle eut une idée.

« Dans votre situation, je ne connais qu'une personne capable de vous venir en aide. Venez avec moi, nous allons frapper à la porte du presbytère. Le curé est un brave homme et il saura comment vous aider. »

L'église, fort heureusement n'était pas très éloignée de la demeure de la vieille dame. Ils mirent toutefois de longues minutes pour atteindre l'entrée du presbytère. A peine avaient-ils actionné le heurtoir de la porte que celle-ci s'ouvrit. Le curé était un bonhomme rubicond et bien en chair. Quand il riait, son bedon qu'il portait en avant, tressautait au rythme de ses bruyants éclats, car c'était non seulement un bon vivant mais également un tribun à la voix de stentor. Ses prêches étaient réputés et suivis par ses fidèles qui ne manquaient jamais le sermon dominical. A la vue des trois personnages qui se dressaient devant sa porte, son sourcil droit prit la forme d'un accent circonflexe (à défaut d'un point d'interrogation).

« Angèle Gabrielle ! s'exclama-t-il, que me mènes-tu là ?

– Voyez, monsieur le curé, ces deux pauvres hères sont venus cogner à mon huis. La pauvre petite est prête à enfanter et ils ne savent pas où trouver une âme charitable qui les recueillera au moins pour la nuit, cette nuit qui est bien spéciale, n'est-ce pas ? Par ma foi, je suis bien démunie pour les aider, aussi j'ai pensé à vous qui êtes si bon.

– Taratata ma bonne Angèle, point de flatterie, ou tu vas me faire succomber au péché d'orgueil. Cela dit ça tombe mal car j'étais en train de répéter mon sermon pour la messe de minuit et je n'ai guère de temps à dispenser, mais je vais voir ce que je peux faire. »

Sur ces mots, le prêtre s'effaça pour laisser le passage aux deux jeunes gens. Que pouvait-il faire d'autre que d'accepter ce que le destin lui envoyait. N'était-il pas de son recours que d'aider son prochain ? Certes il se devait de les aider, mais encore fallait-il qu'il en sache un peu plus sur ces deux personnes.

« Comment vous nomme-t-on, demanda-t-il et quel est votre métier ?

– Je m'appelle Joseph et mon épouse, Marie. Je suis charpentier et je me loue à ceux qui ont besoin de mes services.

– D'où venez-vous ?

– Comme je l’ai dit à la brave dame qui nous a accompagnés, je travaillais à la restauration de l’abbaye de Vézelay, mais mon travail était terminé et je comptais remonter sur la capitale pour trouver du travail. Hélas la tempête nous a surpris et comme ma femme est sur le point d’accoucher... »

A l’énoncé des propos de Joseph, le curé resta un moment perplexe. Cela était-il possible, se demanda-t-il intérieurement ? Non, ce n’était pas possible. Des coïncidences, tout au plus. De simples coïncidences. Mais il n’était pas temps de se perdre en conjectures. Il avait la messe de minuit à servir et l’heure approchait. Il fallait trouver une solution, et vite.

« C’est un peu court pour vous trouver un abri convenable, mais j’ai une solution qui, si vous n’êtes pas trop attaché à un confort bourgeois, sera une solution provisoire pour cette nuit. J’ai un de mes ouailles qui possède une grange, près du quai au bord de l’Yonne. Je suis certain qu’il ne verra pas d’inconvénient à vous laisser passer la nuit là-dedans, d’autant qu’il ne s’en sert que très peu. Si vous êtes d’accord, je vais vous y conduire. »

Joseph accepta l’offre avec force remerciements et tous trois prirent la direction du quai et de la grange qu’ils atteignirent en peu de temps, car non loin du presbytère. Quand ils arrivèrent, la tempête s’était calmée et les nuages avaient même laissé la place à un ciel dégagé permettant ainsi à la pleine lune de donner suffisamment de clarté pour qu’il ne soit pas nécessaire de bougie pour voir. La

grange n'était pas fermée à clef. Ils trouvèrent un local de dimensions modestes aux murs sains et à la toiture étanche. En pénétrant, ils sentirent l'odeur de la paille fraîche et malgré le froid de la nuit, il régnait à l'intérieur une certaine douceur dont ils découvrirent l'origine. Couchés au fond de la remise, un âne et un boeuf somnolaient. Devant cette découverte, le curé resta pétrifié. Cela faisait beaucoup, mais il prit sur lui de ne rien en laisser paraître. Pendant qu'il restait là, dubitatif, à se poser tout un tas de questions, Joseph avait immédiatement entrepris de confectionner, près des animaux pour bénéficier de leur chaleur, un couchage avec de la paille sur laquelle il avait étendu sa pelisse en guise de couverture et sur laquelle il installa Marie. Comme s'il n'attendait que ce moment, le bébé bougea, montrant qu'il était prêt à venir au monde. Le travail avait commencé. Fort ébranlé le curé s'en retourna rapidement car l'heure de la messe approchait. Il avait une déclaration à faire de toute urgence à ses paroissiens.

D'ordinaire, la population bien que majoritairement catholique, ne se pressait pas en semaine aux offices religieux, hors la messe du dimanche qu'il ne fallait manquer sous aucun prétexte. Ce jour là, les grenouilles de bénitier à l'esprit acariâtre et aigre pointaient mentalement toute absence et gare à ceux qui osaient ne pas se présenter devant l'autel. Ils ne tardaient pas à être la cible de ragots et de rumeurs. Le curé savait et laissait faire. Plus il y avait de

monde et plus le panier de la quête se remplissait. Toutefois, pour la messe de Noël, les paroissiens ne se faisaient pas prier pour venir chanter les cantiques et écouter le prêche du curé. C'était un moment de communion prélude à une veillée festive où les agapes seraient autorisées. On ferait bombance sans craindre d'être obligé de se confesser pour péché de gourmandise. Aussi, la petite église était pleine à craquer pour anticiper l'absolution sans passer par la case confessionnal. Quand le prêtre monta en chaire, la foule sentit qu'il y avait quelque chose de pas ordinaire dans l'attitude de l'homme d'église. Lui si jovial habituellement gardait un air grave ; Un pli barrait son front indiquant qu'il était soucieux. Indéniablement quelque chose le tarabustait. Tous les regards convergeaient vers lui dans l'attente fébrile de sa prise de parole. Enfin, après un long moment de silence, il s'élança.

– « Mes biens chers frères, mes biens chères sœurs, ce jour n'est pas n'importe quel jour. Nombreux parmi vous ont eu l'occasion de faire œuvre de charité aujourd'hui et ne l'ont pas faite alors qu'il suffisait de tendre la main pour faire le bien. Oui, mes chers amis, vous tous avez péché par égoïsme et indifférence en refusant d'aider un jeune couple qui ne demandait rien qu'un peu de chaleur. Et vous savez à qui vous avez refusé cela ? »

A ce moment le curé observa un instant le silence afin de capter son auditoire au maximum.